

« Le phare de Shukutsu balayait le ciel. À chaque tour, son faisceau lançait un éclair dans une mer de brouillard cendré, loin, loin devant, à tribord. Puis le phare repartait, étendant à plusieurs milles son long rayon de lumière argenté, quasi mystique. »

De manière générale, la description des éléments donne lieu à de brefs passages poétiques dont le registre contraste avec celui des dialogues, et qui permettent de rompre avec le rythme habituel du récit – pour ne rien dire du cadre offert par le bateau. Misère sexuelle, alcoolisme, puanteur, sévices infligés par l'intendant, descriptions de cadavres : aucun détail n'est épargné au lecteur. Kobayashi, cependant, ne se complaît pas dans le sordide, et ne fait que rendre compte froidement de la réalité qu'il se propose de décrire, en évitant tout *pathos*. Mêlant un style sobre et précis à une prose plus imagée, *Le Bateau-usine* trouve peut-être son unité dans l'équilibre apporté par les silences, les blancs, et par cet art de la retenue qui lui donne une puissance suggestive sans égale.

Nicolas de Brézé

Jérôme Ferrari, *Le Principe, Actes Sud, 160 p., 16,50 €*

Werner Karl Heisenberg, *Le Manuscrit de 1942, Allia, 176 p., 6,20 €*

Comment oser dire que Jérôme Ferrari a raté son livre ?

Le projet était de faire la biographie de Werner Karl Heisenberg, physicien allemand né en 1901, petit génie de la physique quantique, prix Nobel à trente et un ans, qu'Hitler enrôla dans la course aux armements.

Au bout de quelques pages, on apprend que le narrateur est un jeune universitaire qui peine à trouver un sens à notre monde. Fasciné par la figure faustienne du savant maudit, tenté par l'auto-destruction, il évoque ensemble le destin d'Heisenberg et le sien.

Mais il ne donne pas l'impression de s'intéresser à la vie réelle d'Heisenberg, seulement au sens qui se cache derrière ; il interprète chaque événement de la vie du savant comme le signe de la dégénérescence des temps. Obnubilé par ses démons intérieurs, il ne parvient pas à énoncer, de façon claire, des détails concrets sur la vie d'Heisenberg ; ces petits faits vrais manquent cruellement au lecteur qui aurait souhaité entrer dans le livre.

Pourtant, j'aime qu'un narrateur intervienne dans une biographie. J'aime la présence d'Emmanuel Carrère dans sa biographie de K. Dick, dans celles de Limonov, de saint Paul et de saint Luc ; j'aime le narrateur bien campé de *Soumission*, l'art avec lequel Houellebecq lie son histoire à celle de Huysmans. Mais jamais le narrateur du *Principe* n'acquiert la consistance romanesque qui aurait pu faire de lui un passeur. Il demeure distant et fantomatique, et sa voix, trop incantatoire.

Les biographies sont réussies lorsqu'elles parviennent, comme par magie, à faire en sorte que des fractions et des aspects d'une personne disparue renaissent à la vie. Le passé s'impose alors malgré le cours du temps ; des êtres humains, dont la vie est terminée, sont rendus vivants. Or Ferrari ne parvient pas à faire « apparaître » Heisenberg. De celui-ci on n'a en tout qu'une figure lointaine et embrumée, exactement comme sur la couverture du livre. Mais c'était peut-être, en fin de compte, la volonté de l'auteur.

J'ai ouvert *Le Manuscrit de 1942*, écrit posthume d'Heisenberg, en me disant que j'allais enfin entendre sa voix, sans intermédiaire ; j'étais persuadé que je saurais mieux à qui j'avais affaire. Dans ce livre, qu'il n'a montré qu'à de rares amis, Heisenberg s'essaye à la philosophie ; il y aborde de front le processus de la connaissance et les phénomènes de perception du réel. Mais bien qu'il cherche à s'exprimer avec clarté, Heisenberg utilise souvent des phrases lourdes, chargées de vocabulaire abstrait et scientifique ; peu de brèches permettent, en le lisant, de se faire une idée de l'homme qu'il a été. Je me suis alors rendu compte de l'énormité de la tâche que Ferrari s'était assignée et j'ai mieux compris pourquoi il n'était pas parvenu

à redonner vie à Heisenberg. On préférera donc relire *Le Sermon sur la chute de Rome*, roman admirable, dans lequel Ferrari traite brillamment un sujet au moins aussi complexe et déroutant que la physique quantique, je veux parler de la vie en Corse.

*Philippe Franceschi*